

Livres – Julia Kristeva

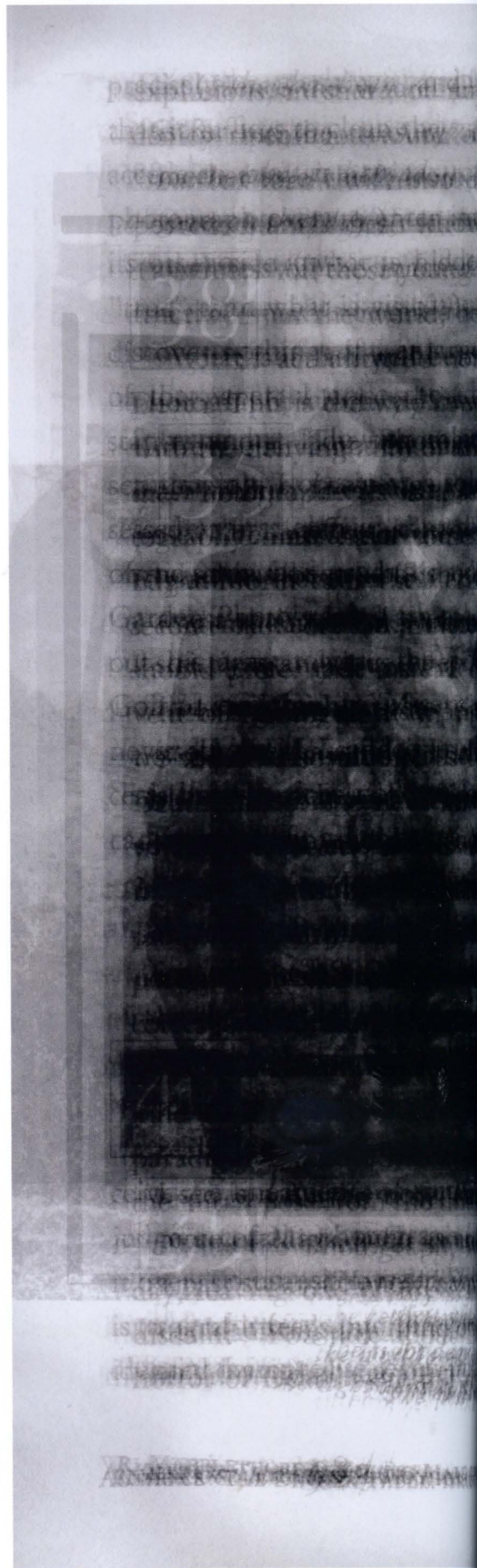
68

Dans son nouvel essai, *Pulsions du temps*, Julia Kristeva livre, à travers la linguistique, la psychanalyse, la philosophie ou encore le fait religieux, sa réflexion sur le temps. PAR SEAN J. ROSE

Écrivaine, sémiologue, psychanalyste... Julia Kristeva est une intellectuelle à multiples facettes. Figure historique de la revue *Tel quel* fondée par Philippe Sollers avec qui elle forme un couple mythique, féministe et curieuse insatiable, l'auteure de *Pulsions du temps* s'est confiée à *Numéro* à travers un entretien en forme d'abécédaire non exhaustif. Fragments d'un discours généreux.

Numéro : Commençons par le commencement, la lettre a, vous venez d'un pays où l'on célèbre l'alphabet...

Julia Kristeva : "Alphabet" se dit *azbouka* en bulgare, la langue de mon pays natal, et tous les 24 mai, c'est la fête de l'*azbouka*, de l'écriture slave, l'alphabet dit cyrillique, que Cyrille et Méthode,



70

deux saints, ont inventé. Chaque année, les enfants des écoles et les représentants des institutions culturelles manifestent dans la rue, chacun arbore une lettre de l'alphabet en se mettant côte à côte pour former une phrase, un poème ou un slogan. On perd ses contours dans un climat de fête, c'est une expérience quasi mystique, il y a beaucoup de jeunes, beaucoup de parfums, des chemises en soie, des cheveux au vent, des roses, des pivoines... On est ivre de bonheur, l'alphabet s'incarne, vous êtes une lettre. La lettre n'a pas de sens en soi, il faut être avec les autres pour faire sens. Perdu mais retrouvé dans la signification d'une phrase, c'est là toute la beauté de cette tradition. Ça fait penser à Colette, qui disait que l'écriture guérit de tout. J'ajouterai, y compris du communisme.

On y vient : c comme communiste, comment était-ce de vivre sous un régime autoritaire ?

J'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse dans un pays communiste. Il y avait beaucoup d'épreuves mais je viens d'une famille où il y avait également beaucoup de livres. Si l'alphabet et l'écriture sont une ceinture de sécurité, alors on se sent soutenu, grâce à eux on peut s'en sortir. Mon père avait fait des études de théologie et de médecine mais n'a jamais exercé en tant que médecin, il refusait d'être affecté à la campagne et

voulait demeurer en ville pour que ses filles, ma jeune sœur et moi, apprennent les langues. Je suis allée à l'école maternelle chez les dominicaines, où j'ai appris le français ; et quand, accusées d'espionnage pour le compte de l'Occident, elles ont été chassées par le pouvoir communiste, j'ai poursuivi mes études à l'Institut français.

Ce multilinguisme, cette diversité vous caractérise : plurielle dans votre identité, en ce sens, vous incarnez à merveille l'Europe, e comme Europe...

Malgré les difficultés que nous traversons avec la Grèce, Chypre, et en dépit du déclin économique, je suis une Européenne fanatique. S'il y a bien un message culturel à faire passer au monde, c'est celui-là : l'identité comme questionnement. C'est le trait distinctif de l'Europe : l'idée que l'identité, qui partout ailleurs est un culte – chez les Chinois, chez les Arabes, chez les Américains –, en Europe, cette identité est remise en question en permanence. Nous sommes un conglomérat de l'héritage grec, juif et chrétien, sans parler de la greffe musulmane. Dialogue, réflexivité et dialectique : en Grèce, le moi devient double et s'interroge. Dans la Bible, le message que Dieu adresse à Moïse est : *"Je suis ce qui est."* Être, qu'il faut entendre de manière interprétative, c'est-à-dire à travers une exégèse, une interprétation sans fin. Dans le christianisme où le Verbe s'incarne, cette pluralité sans définition devient une personne à la fois plurielle et infinie. Il y a chez saint Augustin deux phrases que j'aime énormément : *"Quaestio mihi factus sum"* (je suis devenu question à moi-même), et *"In via, in patria"* (ma patrie est dans le voyage).

F comme France, quand êtes-vous arrivée en France ?

En 1965, j'avais 24 ans. Grâce au général de Gaulle... À cette époque, le général de Gaulle avait décidé d'allouer des bourses aux jeunes étrangers francophones désireux de faire des études en France. J'étais en thèse de troisième cycle. Mais, en Bulgarie, on les proposait à des vieux proches du Parti, qui ne parlaient pas le français, donc personne ne partait. À la veille de Noël 1965, mon directeur de thèse m'a proposé de me présenter au service culturel de l'ambassade de France. Là-bas, ils m'ont posé quelques questions, et ont constaté que je parlais bien le français et que j'avais un projet de thèse sur le nouveau roman. Je suis partie tout de suite.

P comme post-nouveau roman...

J'allais à la Sorbonne, je fréquentais l'École pratique des hautes études, notamment les cours de sémiologie de Gérard Genette et de Roland Barthes. Quand je leur ai parlé de ma thèse, ils m'ont répondu : *"Le nouveau roman ? Vous retardez, aujourd'hui il y a le post-nouveau roman avec Philippe Sollers !"* Je suis donc allée le voir aux Éditions du Seuil et on ne s'est pas quittés depuis.

Critique, théoricienne, sémiologue, vous êtes également psychanalyste. La psychanalyse est sans doute le fil rouge qui relie entre elles vos différentes aventures intellectuelles dans Pulsions du temps. P comme psychanalyse également...

La psychanalyse était inconnue en Bulgarie. Mais mon père avait

une traduction de *L'Interprétation des rêves* de Freud, qu'il cachait dans sa bibliothèque car la psychanalyse était considérée par le régime comme une science bourgeoise et décadente, et il ne fallait pas que je m'y initie. Arrivée en France, je connaissais très bien le formalisme russe, l'ancêtre en quelque sorte du structuralisme, j'avais également une solide culture philosophique parce qu'on nous l'enseignait, de Hegel à Husserl. Mais rien de psychanalytique. Ma première rencontre avec la psychanalyse, je la dois à Sollers, qui m'a emmenée aux cours de Lacan. C'est à partir de Lacan que j'ai décidé de me plonger à la source, c'est-à-dire Freud. Mon travail portait sur le langage tel qu'il se déploie dans le nouveau roman, le post-nouveau roman et surtout en poésie. Ce langage-là n'est pas celui qu'enseigne la linguistique : dans chaque expérience littéraire on découvre un drame subjectif, que ce soit l'extase, le suicide ou la folie. Aussi me fallait-il aborder le langage comme une expérience intérieure. Je me suis dit que la meilleure façon était d'apprendre la psychanalyse, la science qui étudie l'expérience humaine dans ses limites et ses passions. Je me suis rendu compte qu'il me fallait pénétrer dans le laboratoire, j'ai donc entamé une analyse personnelle dans le souci de devenir moi-même psychanalyste.

S comme sémiologie, sémiotique...

Lors de l'un de mes tout premiers entretiens avec Roland Barthes, je lui ai parlé de Mikhaïl Bakhtine, un post-formaliste russe qui considérait la langue non seulement en tant que système de signes mais également comme pratique impliquant le sujet – la personne qui parle – et l'histoire. Bakhtine avait théorisé la langue comme dialogue : il est le père du dialogisme. Pour lui, l'expression la plus intense du dialogisme dans la culture occidentale se trouve dans le carnaval. Parce que, pendant ces bacchanales, on a la possibilité d'aller au fond de la langue jusqu'à rire d'elle, la remettre en question, voire la détruire. Rien n'est compact, rien n'est unique, tout n'est que jeux de combinatoires et d'ambivalences. Le clown est le plus sage, la frivole est la plus intelligente, le roi est le plus sot, les valeurs s'inversent. L'identité nous est constamment masquée. Pour atteindre la vérité, il faut pouvoir saisir le langage dans ses équivoques, ses doublets, ses inversions. Barthes, qui avait déjà à l'esprit la sémiologie, a été fasciné et m'a demandé de donner une conférence sur le dialogisme et Bakhtine.

R comme reliance...

La pensée psychanalytique est aujourd'hui assez déconsidérée et se déconsidère elle-même. Il faut dire qu'elle a longtemps buté sur la question du féminin et du maternel. Les grandes innovations après Freud sont la sexualité féminine, la question de la mère et la relation précoce mère-enfant. Lors d'un colloque il y a deux ans, j'ai proposé de parler de cette relation précoce mère-enfant comme d'une "reliance". On parle à présent de la sexualité de l'amante et de la psychosexualité de la mère. Mais si l'on place la sexualité dans l'amante, pour ce qui est de la mère, on ne s'est guère intéressé à la dimension érotique du lien mère-enfant du côté de la mère. La mère soigne et transmet la langue et quand on

évoque l'érotisme, il s'agit de l'enfant qui aime sa mère, tète le sein, etc. L'érotisme maternel est passé à la trappe. J'ai, au contraire, voulu mettre l'accent sur cet érotisme maternel. Il était sans doute scandaleux d'en parler, aussi scandaleux, sinon plus, que lorsque Freud évoqua l'érotisme de l'enfant. À son époque, on s'était écrié : "*Oh là là ! érotisme de l'enfant, quelle horreur ! C'est impur !*" Alors imaginez-vous, l'érotisme de la mère, c'est carrément diabolique ! La reliance est quelque chose de très psychique mais qui s'incarne immédiatement dans le corps, une tendresse vis-à-vis de l'enfant, qui se traduit en sensorialité – un plaisir de tous les sens – conjuguée à une urgence de la vie et à un désir d'enfant. Désir d'enfant très symbolique, très sublimé et en même temps très physique. On a pu observer chez les femmes diabétiques, par exemple, que lorsqu'elles ont un désir d'enfant, leur taux de sucre dans le sang varie. La reliance est au carrefour de la biologie et du sens. Cette alchimie crée du sublime, l'oubli de soi, la transfusion dans l'autre, la langue pour l'autre à condition de le considérer comme un être autonome qui doit vous quitter et poursuivre sa voie. En même temps, cette reliance, dans la mesure où elle s'ancre dans la violence des passions, contient des mouvements mortifères : l'envie de posséder l'enfant peut aller jusqu'à la destruction. Comme chez ces mères qui, de façon pathologique, empêchent leurs enfants de réaliser leurs propres désirs et veulent qu'ils réussissent là où elles ont failli, ou ces cas extrêmes où elles accouchent de l'enfant et le mettent dans le congélateur afin de le conserver comme objet.

T comme traduction...

Le fait de parler une deuxième langue très tôt et même une troisième – en Bulgarie on apprenait aussi le russe. Bulgare, russe, français, avec plusieurs langues, on est très vite éveillé au sens du monde, rendu sensible aux questions de traduction, d'interprétation de sa pluralité. Barthes l'a bien compris et a dit que si le sens fait peur c'est parce qu'il n'est jamais unique. Quand on est dans une seule langue, on ne s'interroge pas particulièrement. Il faut au moins avoir deux langues pour que la langue soit mise à distance et pour commencer à se poser des questions sur elle et sur nous-mêmes. D'ailleurs les premiers linguistes, les stoïciens, ne venaient pas d'Athènes mais des îles. Cette vision de la langue comme système de signes et non comme naturalité a été inventée par des étrangers.

V comme voyages et dernier voyage...

Voyager c'est traverser les frontières et parcourir le monde, mais voyager c'est aussi, à travers soi-même, découvrir notre propre polyphonie, le kaléidoscope que nous sommes et qui ressemble à un Picasso avec différentes facettes. Comme le dit une héroïne de l'un de mes romans "*je me voyage*", j'aimerais que ce soit l'építaphe sur ma tombe à l'île de Ré.

Pulsions du temps, de Julia Kristeva, éd. Fayard, coll. "Essais", 780 p.

Et aussi *Visions capitales – Arts et rituels de la décapitation*, de Julia Kristeva, éd. de La Martinière/Fayard, coll. "Beaux livres", 144 p.